



PREMIER CHAPITRE

Auteur : Dale Furutani

Titre : *Vengeance au palais de Jade*

ISBN : 2-264-04074-2

N°3815

Prix : 7,80 €

Tandis que Matsuyama Kaze, le samouraï, suit la route de Tokaido sur la piste de la fille de son ancien maître, enlevée trois ans auparavant, il sauve la vie d'un homme attaqué par des bandits. La victime, un marchand nommé Hishigawa, prend Kaze à son service pour qu'il l'accompagne jusqu'à sa somptueuse demeure de Kamakura. Là, le samouraï découvre vite qu'Hishigawa est un personnage trouble et il devient bientôt clair que dans la vie dorée du marchand, tout n'est qu'illusion. Détourné une fois de plus de sa mission, Matsuyama Kaze va pénétrer au coeur des secrets décadents du palais de Jade. Avec son héros non conventionnel, Dale Furutani nous fait découvrir toutes les beautés et les mystères du Japon féodal.

CHAPITRE PREMIER

*Généraux bouffis de morgue,
abrutis vaniteux et politiciens retors,
des sots qui agissent sottement.*

Japon, en la huitième année de Keicho, 1603

— Qu'est-ce que tu veux que je coupe ?

Le samouraï soûl se releva. Il vacillait comme si, au lieu du plancher d'une auberge, il avait sous les pieds le pont d'un bateau qui tanguait. Dégainant son long sabre, le *katana*, il le tendit devant lui, telle une baguette de nécromancien, décrivant de vagues cercles en attendant l'inspiration.

Son compagnon était assis sur les tatamis élimés de la salle commune. C'était un samouraï, lui aussi, vêtu d'un kimono gris froissé ; il tenait dans une main une tasse à saké carrée, en bois.

Il regardait autour de lui, cherchant une cible pour la lame qu'agitait son compère. Soudain, ses yeux se fixèrent sur sa tasse.

— Coupe donc ça ! proposa-t-il.

— La tasse ?

© Dale Furutani Flanagan, 1999.

© Éditions 10/18, Département d'Univers Poche, 2005, pour la traduction française.

ISBN 2-264-04074-2

— Oui, voyons un peu... Je vais la lancer en l'air et tu la trancheras en deux.
— En l'air ?
— Évidemment ! Où est le défi si je la pose par terre ? fit-il avec un petit sourire qui découvrit des dents brunes plantées de travers. Attends une minute ! ajouta-t-il.

Il porta la tasse à ses lèvres pour la vider des dernières gouttes d'alcool de riz d'un blanc laiteux, un saké bon marché dont le goût était un peu amélioré par le bois odoriférant du récipient.

C'était le début de l'après-midi et les deux samouraïs avaient apparemment passé le plus clair de la journée à boire. Parlant fort, ils s'étaient mutuellement défiés au sabre.

— Bon, maintenant prépare-toi ! lança le samouraï assis à son compagnon. *Ichi, ni, san*, compta-t-il, puis il jeta la tasse en l'air.

La tasse tournoya, projetant des gouttelettes de liquide argentées, telles les étincelles qui jaillissent de ces feux d'artifice qu'on cloue sur les ponts pendant les fêtes d'été.

Le samouraï qui était debout envoya un coup de sabre à travers les vapeurs de l'alcool. La tasse retomba intacte sur les tatamis usés et rebondit deux fois avant de s'immobiliser. Son compère assis éclata d'un rire tonitruant.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

— Toi.

— Eh bien, essaie donc un peu ! rétorqua l'autre, indigné.

Il rengaina son *katana* avec un soin exagéré, car son état d'ébriété compliquait subitement ce mouvement simple, l'un des premiers que l'on enseigne aux apprentis manieurs de sabre. Quand il y fut enfin parvenu, il se laissa choir sur les tatamis dans un bruit mat.

Son ami rampa obligeamment jusqu'à la tasse et la ramassa. Il se leva, aussi mal assuré sur ses pieds que son compagnon, et, la tasse à la main, il dégaina son sabre.

— Regarde ! déclara-t-il en la lançant en l'air.

Il donna un grand coup de sabre incontrôlé qui envoya la tasse à l'autre bout de la pièce, à la manière d'un volant projeté par une raquette ornée dans une partie d'*oibane*.

La tasse se dirigeait droit sur un homme assis, qui sirotait du thé. C'était un rônin, un samouraï sans maître, vêtu d'un kimono et d'un *hakama*, le pantalon du voyageur. À la différence de ses deux confrères, il n'avait pas le crâne rasé mais les cheveux tirés et noués sur le sommet de la tête. Voyant la tasse voler dans sa direction, il tendit sa main libre et, avec une nonchalante dextérité, il attrapa l'objet avant que celui-ci ne vînt le frapper. Son autre main, qui portait à ses lèvres une tasse de thé chaud, ne broncha pas ; pas une goutte ne fut renversée.

— Hé là, rendez-moi ça ! rugit le soûlard.

— Pour que tu te remettes à jouer à l'*oibane* avec ?

L'*oibane* est un jeu auquel se livrent traditionnellement les jeunes filles la veille du jour de l'an, et l'autre se sentit insulté.

— Je ne joue pas à l'*oibane* ! s'indigna-t-il. J'essayais de la couper en deux. Il s'agit d'une démonstration d'adresse au sabre !

Le rônin considéra la tasse avec attention, la retournant dans sa main, avant de lâcher d'un ton ironique :

— Et tu n'as guère eu de succès jusqu'à présent !

— Dis donc, comment tu t'appelles ?

Le rônin réfléchit : la dernière fois qu'on lui avait posé cette question, il était dans les montagnes. Levant les yeux, il avait été frappé par la beauté du vent qui soufflait parmi les pins, et il s'était inventé un nom à partir de cette jolie image. Il décida que, pour l'heure, ce nom-là en valait bien un autre.

— Je m'appelle Matsuyama Kaze, déclara-t-il.

— « Vent de la montagne couverte de pins » ? s'étonna l'homme soûl. À quoi rime un nom pareil ?

— À quoi rime n'importe quel nom ?

— Eh bien, quel que soit ton nom, montre-nous donc si tu peux faire mieux !

— Pourquoi pas ? répondit Kaze qui, sans une seconde d'hésitation, se leva et lança la tasse d'un seul mouvement fluide.

Dégainant alors son sabre, il l'abattit d'un geste souple et la lame passa au beau milieu de la tasse de bois en train de chuter. Les deux morceaux tombèrent sur le tatami au moment où Kaze rengainait son *katana*.

— Par le seigneur Bouddha, quelle veine ! s'exclama le premier samouraï.

— Ça oui, renchérit son compère, quel coup chanceux !

Le rônin fit non de la tête :

— Ce n'était pas un coup de veine, c'était exactement ce que j'avais l'intention de faire.

— Si, c'était un coup de veine ! insista le premier soûlard. Tu ne serais pas capable de recommencer.

Kaze haussa les épaules :

— Si tu le dis... Mais ce n'était pas de la chance.

— Voyons, voyons ! Tiens, fais-nous donc une nouvelle démonstration, reprit le deuxième samouraï, qui attrapa une autre tasse.

— Ce jeu idiot ne justifie pas qu'on démolisse les biens de l'aubergiste, objecta Kaze.

Le souci des biens d'un aubergiste était une considération étrangère aux deux compères.

— Qu'est-ce que tu nous chantes là ? C'est jamais qu'une tasse d'aubergiste. Nous, on est des samourais !

— Sûr, confirma le deuxième larron, et par-dessus le marché, ton coup n'était qu'une simple affaire de chance.

Kaze sourit et haussa les épaules.

— Si tu le dis...

— Tu continues à soutenir que ce n'était pas de la chance ? reprit le premier sur le ton de celui qui veut discuter.

— C'était ce que tu voudras.

— Je suis soûl, d'accord, mais ne me parle pas avec mépris !

— *Gomen nasai*, je regrette, s'excusa Kaze.

— Écoute, tu ne serais pas capable de remettre ça et de couper en deux un autre truc en train de tomber.

— Je pourrais le faire si j'en avais envie.

© Dale Furutani Flanagan, 1999.

© Éditions 10/18, Département d'Univers Poche, 2005, pour la traduction française.

ISBN 2-264-04074-2

— Mais tu n'en as pas envie ! ricana le premier samouraï.
— Non, pas vraiment.
— C'est parce que tu ne peux pas, persifla le second.
— Mais si, affirma placidement Kaze.
— Bon, alors refais-nous une démonstration ! reprit le premier. On va choisir quelque chose que tu devras couper en deux en plein vol, et on te regardera faire.
— Et si je le fais, vous cesserez de m'ennuyer ? s'enquit Kaze.
— Bien sûr, bien sûr, lui assura le samouraï d'un ton raisonnable.
— D'accord, acquiesça Kaze. Qu'est-ce que vous voulez que je coupe en plein vol ?

Le premier coula un regard rusé vers son compagnon, puis il désigna une mouche qui volait dans la pièce.

— Montre-nous donc comment tu coupes ça ! suggéra-t-il en s'esclaffant.
— Oui, tranche donc cette mouche ! renchérit son compère dans un éclat de rire.

Kaze ne répondit pas.

Il sortit de la maison de thé et leva les yeux vers le ciel. On aurait dit un morceau de papier de mûrier brut et gris, rayé de noir par un lavis d'encre. Les traînées sombres et soufflées dessinaient le contour de nuages lourds de pluie, comme l'aurait fait un pinceau plein d'encre noire.

Kaze pouvait sentir l'odeur dense de la pluie prochaine et l'oppression annonciatrice de l'orage. Il songea à retourner à la maison de thé pour se mettre à l'abri. Il était capable d'ignorer les deux soûlards, il le savait ; il n'aurait qu'à tirer le rideau, ce rideau qui permet à un Japonais de ne pas voir ce qu'il voit et de ne pas entendre ce qu'il entend. Cette faculté de feindre la cécité et la surdité aidait la société japonaise à fonctionner.

Mais il ne pouvait pas s'ignorer lui-même. Il s'en voulait d'avoir cédé à l'envie d'étaler son adresse au sabre. C'était une faiblesse de sa part et il détestait la faiblesse. Il entendait son maître dans l'art du sabre, son *sensei*, lui dire : « Qui joue avec des sots agit en sot. Et qui agit en sot en est un. »

Kaze ne pouvait guère se permettre d'attirer l'attention sur lui en faisant des bêtises avec deux pantins ivres. Il y avait cinquante mille rôlins qui erraient de par le Japon, pour la plupart jetés sur les routes par la grande guerre civile quand ils s'étaient retrouvés dans le camp des perdants. Certains s'étaient tournés vers le brigandage, d'autres avaient abandonné la vie de guerrier pour l'agriculture ou le commerce, et nombre d'entre eux cherchaient toujours à louer leurs services à l'un des seigneurs victorieux qui avaient soutenu le clan vainqueur, celui des Tokugawa. Quelques-uns étaient encore recherchés en tant qu'ennemis des Tokugawa, et Kaze était de ceux-là.

Kaze décida de poursuivre son voyage. Quand il pleuvrait, il serait mouillé, voilà tout. Debout devant la maison de thé, il contempla le large chemin de terre qu'était la grand-route du Tokaido. Il regarda dans un sens, puis dans l'autre. Cette bande de terrain poussiéreux unissait le passé et l'avenir du Japon. À une extrémité du Tokaido se trouvait Kyoto, capitale pendant près de huit cents ans et siège impérial, et à l'autre bout Edo, la nouvelle capitale et la forteresse des Tokugawa, les nouveaux souverains du Japon. Kaze se tenait là, nostalgique des jours heureux du passé, mais sans crainte devant un avenir qui s'annonçait rude.

Le Tokaido grouillait de monde avant la guerre civile, les voyageurs y cheminaient souvent épaule contre épaule aux endroits les plus encombrés. La circulation avait chuté de façon vertigineuse pendant la guerre mais, avec la victoire des Tokugawa près de trois ans auparavant et la paix inconfortable qui avait suivi, la fréquentation du Tokaido avait repris, même si le voyage restait périlleux en raison des bandits. On ne croisait souvent en route qu'une poignée de marchands courageux, des rônins, des bons à rien et des brigands. Il était d'ailleurs parfois difficile de les distinguer les uns des autres.

Kaze errait depuis près de trois ans déjà à la recherche de la fille de son ancien seigneur et de sa dame, une fillette de neuf ans qui avait été enlevée. Il était récemment tombé sur un indice du lieu où la petite pourrait se trouver : un bout de tissu brodé du *mon* de son seigneur – ses armoiries –, représentant trois fleurs de prunier. Ce morceau d'étoffe lui avait été donné par un improbable trio mené par une grand-mère lancée dans une vengeance approuvée par les autorités. En cas de grief grave, on pouvait en effet solliciter l'aval officiel pour exercer une vengeance privée.

Elle proclamait sa mission en arborant un bandeau où était tracé le *kanji* signifiant « vengeance », et lorsque Kaze l'avait rencontrée dans une auberge, il l'avait trouvée aussi farouche et déterminée que n'importe quel samouraï. L'*obaasan*, la grand-mère, était accompagnée dans sa mission vengeresse par son petit-fils de quinze ans et un vieux serviteur.

Elle lui avait expliqué qu'elle cherchait un marchand qui voyageait sur le Tokaido, et Kaze avait donc rejoint la grand-route pour tenter de retrouver les trois voyageurs afin d'en apprendre davantage sur l'endroit où avait été récupéré le tissu aux armoiries de son seigneur.

Arrivé sur le Tokaido, Kaze n'avait pas la moindre idée de la direction qu'il devait prendre : fallait-il se diriger vers Kyoto ou vers Edo, la forteresse de son ennemi ? Il avait interrogé le propriétaire de la maison de thé, mais ce dernier n'avait pu le renseigner, lui assurant qu'il se serait rappelé pareil groupe. Mais c'est bien sûr affaire de chance que des voyageurs du Tokaido s'arrêtent dans telle auberge plutôt que dans telle autre.

Kaze ramassa un bâton par terre. Il tira son petit couteau, le *ko-gatana*, de l'étui ménagé dans le fourreau de son sabre et il eut tôt fait d'en tailler une extrémité en pointe. Puis, rengainant le *ko-gatana*, il lança le bâton en l'air, qui tomba en tournoyant. La pointe indiquait Edo.

Redressant les épaules, Kaze tira son *katana* de sa large ceinture et le posa sur une épaule, comme on porte un mousquet. Il se tourna dans la direction d'Edo et se mit en marche, du pas long de celui qui a l'habitude de couvrir de grandes distances à pied.

Après le village, le Tokaido devenait un chemin sinueux qui coupait à travers les bois, les montagnes et les champs. Il fallait généralement deux semaines pour aller de Kyoto à Edo, bien qu'un courrier rapide pût faire le voyage en trois ou quatre jours grâce à des changements de montures, et parfois de cavaliers, dans un des cinquante-trois relais que comptait la route.

Kaze avait quitté la montagne au voisinage d'Edo, après y avoir passé des mois à inspecter méthodiquement chaque village à la recherche de la fillette, sans se laisser décourager par la nature fastidieuse de sa quête. Maintenant qu'il était enfin

tombé sur ce morceau d'étoffe susceptible de le mener à la petite, il avait l'impression d'en être au premier jour de ses recherches plutôt qu'à la troisième année.

Cette partie du Tokaido traversait des collines et la route était bordée de grands arbres dont les branches se rejoignaient par moments, transformant le chemin en tunnel de verdure. Kaze savait, pour avoir déjà parcouru différents tronçons du Tokaido, que ce dais boisé offrait un abri bienvenu contre le soleil.

Mais sous les cieux menaçants de ce jour-là, les tunnels de verdure semblaient des trous ténébreux pleins de désagréables éventualités. Et même dans ses parties découvertes, la route était rebutante et sinistre, tant il faisait sombre. Kaze ne croisa personne. Les autres voyageurs avaient dû être découragés par le mauvais temps et se terrer comme des blaireaux dans leur tanière, supposa-t-il.

Il leva les yeux vers les nuages chaotiques et vit que les traînées noires descendaient vers la terre. Il pleuvait déjà derrière lui, et bientôt la pluie lui tomberait dessus. Il fallait un homme motivé par une nécessité impérieuse – comme lui – pour marcher sur le Tokaido par un temps pareil ! songea-t-il.